

Filles et garçons : des façons diverses d'étudier, de travailler, de se distraire

Il y a deux ans, une publication conjointe de l'Observatoire national de la Vie Etudiante et d'un laboratoire de l'université Rennes 2 avait montré que la population inscrite dans l'enseignement supérieur était profondément différenciée non seulement selon l'âge, le type d'études suivies et l'origine sociale, mais aussi selon le sexe¹. Cette étude montrait que le fait d'être fille ou garçon contribuait à déterminer bien plus que le choix des filières et influençait en particulier les manières d'étudier, l'articulation temporelle entre la formation et le reste de la vie sociale, le type et la rémunération des emplois éventuellement exercés en cours d'études, les niveaux d'ambition scolaire-professionnelle. Et surtout, à partir de l'exploitation d'observations recueillies au printemps 2000 auprès de plus de vingt mille étudiantes et étudiants, interrogés sur tous les aspects majeurs de leurs conditions de vie et d'études, elle apportait une contribution non négligeable à la compréhension d'un paradoxe : le fait que dans une société faisant largement dépendre les emplois du niveau de diplôme, les filles convertissaient rarement leur supériorité scolaire en supériorité professionnelle. A l'occasion de la Journée Internationale de la Femme 2006, l'OVE a souhaité se pencher à nouveau sur ce paradoxe, réexaminer à partir de données plus récentes les phénomènes qui avaient été alors identifiés, et ainsi voir si les disparités entre étudiantes et étudiants avaient tendance à s'atténuer, se maintenir ou s'accroître. Mais ce numéro spécial se propose aussi d'apporter des éclairages inédits, notamment en examinant de façon plus large les comportements masculins et féminins dans le domaine des pratiques culturelles (place de la lecture, choix des sorties, sélection des chaînes de télévision, connexion à Internet). Il réunit trois articles : le 1^{er} montre que les bénéfices scolaires que les filles retirent en début de cursus d'un comportement plus studieux tendent à être neutralisés lorsque le niveau s'élève par le fait qu'elles sont plus précocement chargées de tâches domestiques et préoccupées par les responsabilités conjugales puis parentales ; le 2^{ème} souligne que les différences selon le sexe dans le domaine des stages et des activités rémunérées parallèles aux études préfigurent d'une certaine façon les disparités professionnelles ultérieures ; le 3^{ème} éclaire les contrastes dans le domaine des pratiques culturelles et précise notamment la façon dont certains comportements féminins ou masculins évoluent lors de la progression en âge et du passage à la vie de couple.

Guillaume HOUZEL

Sommaire

Éditorial

Guillaume HOUZEL

Président du conseil de l'OVE

● Page 1

Amphis, discothèques et lave-linge

Quelques clés pour comprendre les différences de réussite selon qu'on est fille ou garçon

Louis GRUEL

Chargé de mission à l'OVE

● Page 2

Une préfiguration des disparités professionnelles ?

Nadia AMROUS

Ingénieur d'études à Paris 7

● Page 6

Regard sur les pratiques culturelles féminines et masculines

Ronan VOURC'H, Sandra ZILLONIZ

Ingénieurs d'études à l'OVE

● Page 8

Sauf indication contraire, les données présentées dans ce numéro proviennent des réponses apportées par près de 25 000 étudiants d'université et élèves de classes supérieures de lycée à l'enquête OVE 2003. Pour plus de précisions, voir la note méthodologique sur le site www.ove-national.education.fr

Amphis, discothèques et lave-linge

Quelques clés pour comprendre les différences de réussite selon qu'on est fille ou garçon

Filles et garçons dans l'enseignement supérieur

On peut brièvement rappeler qu'en 1900 le taux de féminisation des universités françaises était de 3% et que ce taux a rapidement progressé, jusqu'à ce que les filles soient, statistiquement, aussi bien représentées que les garçons : leur proportion a atteint le quart des effectifs au cours de la 1^{ère} Guerre Mondiale, le tiers au milieu du 20^{ème} siècle, quatre inscrits sur dix à l'entrée dans les années 60, la moitié au début des années 80 (et même 51% en 1983). Elles ont aujourd'hui non pas autant mais plus de chances de s'inscrire dans l'enseignement supérieur que les garçons, essentiellement parce qu'elles sont proportionnellement plus nombreuses à accéder aux classes terminales des lycées et à se présenter aux épreuves du baccalauréat, plus nombreuses aussi – parmi les candidats à cet examen – à le passer avec succès. Une récente analyse du parcours accompli par un panel de 22 000 élèves entrés en 6^{ème} en 1989² montre ainsi que 44% des garçons, mais seulement 30,3% des filles, ont quitté l'enseignement sans avoir obtenu ce diplôme. De surcroît, parmi les bacheliers, les filles sont proportionnellement un peu plus nombreuses à s'engager dans des études supérieures (approximativement 90% contre 85%).

Cependant la supériorité manifestée par les filles dans les enseignements primaire puis secondaire laisse la place à des résultats beaucoup plus ambigus (du point de vue de la comparaison des performances masculines et féminines) dans l'enseignement supérieur. L'analyse précitée du panel montre qu'un cinquième des filles et un cinquième des garçons quittent les études post-baccalauréat sans diplôme ; de ce point de vue, les étudiantes ne font donc apparemment pas mieux que les étudiants mais il serait plus judicieux de dire qu'elles ne font pas plus mal puisqu'elles sont moins sélectionnées (aux étapes antérieures, elles ont été, à niveau scolaire égal, moins nombreuses à abandonner les études pour le marché du travail). Par ailleurs, la même analyse permet de déduire que, parmi les inscrits en études supérieures, les filles ont obtenu plus fréquemment un diplôme au moins égal à bac + 3 (un peu plus de 52 % des étudiantes, entre 46% et 47 % des étudiants). Examinée sous cet angle, la comparaison apparaît donc assez sensiblement

favorable aux filles, les garçons quittant un peu plus souvent l'enseignement supérieur avec une certification limitée à bac +2. Cependant, aux paliers les plus sélectifs et les plus prestigieux du cursus, on observe que les filles tendent à céder la prééminence aux garçons. L'exploitation du panel ne permet pas de comparer les résultats au-delà de la maîtrise ou du master 1, le suivi des parcours étant suspendu avec l'inscription dans une formation correspondant à bac +5. Mais on sait par ailleurs³ que la part des filles à l'université diminue en 3^{ème} cycle et *a fortiori* en doctorat : à la rentrée 2004-2005, elles représentaient 56,5% des effectifs universitaires, mais seulement 51,8% des étudiants de 3^{ème} cycle et sensiblement moins de la moitié des étudiants poursuivant au-delà de bac +5 (à peine 46% des doctorants). On sait aussi, pour ce qui concerne les classes supérieures de lycée, que les filles sont légèrement majoritaires en Sections de Techniciens Supérieurs (où elles sont très nombreuses à suivre des formations orientées vers les postes d'employés qualifiés et les professions intermédiaires du tertiaire) mais très minoritaires en Classes Préparatoires aux Grandes Ecoles : moins de 42% dans les CPGE, publiques ou privées relevant de l'Education Nationale. Elles demeurent en effet très sous-représentées – 28,8 % - dans les prépas scientifiques qui accueillent la grande majorité des effectifs de ces classes. Les filles sont d'ailleurs moins nombreuses encore dans les écoles d'ingénieurs où elles ne représentent que le quart des inscrits. En somme, on observe que la meilleure réussite féminine dans l'enseignement primaire puis secondaire se poursuit aux premiers paliers du cursus universitaire mais s'efface dans les formations d'excellence, où l'on observe même une inversion des suprématies, une prédominance des garçons.

L'exploitation de l'édition 2000 de l'enquête triennale « Conditions de vie » de l'OVE avait permis d'observer que les filles étaient dans l'ensemble plus studieuses que les garçons, plus rigoureuses dans la gestion de l'emploi du temps, plus sélectives dans leurs loisirs, ce qui permettait de comprendre que, « toutes choses égales par ailleurs », elles avaient une plus forte probabilité de réussite aux examens de 1^{er} et 2^{ème} cycles universitaires. Mais cette analyse montrait aussi qu'elles prenaient plus précocement à leur charge

des tâches domestiques, avaient tendancielle- ment moins de préoccupations de carrière, s'engageaient plus tôt dans les responsabilités conjugales puis parentales ; ces éléments, conjugués avec la persistance d'un moindre « intérêt » pour les disciplines scientifiques les plus formalisées, contribuaient à éclairer leur abandon de la suprématie scolaire aux niveaux les plus élevés du cursus et dans les filières exigeant que les études constituent une priorité exclusive⁴.

Autrement dit, la différenciation des investissements scolaires, ludiques et domestiques selon que l'on était fille ou garçon affectait les budgets-temps respectifs et les affectait différemment selon les classes d'âge, les phases du cycle de vie, ainsi que selon le degré de contrainte studieuse des filières suivies. On cherchera ici à voir si cette différenciation observée au printemps 2000 se confirme trois ans plus tard (enquête 2003) ou si des évolutions se dessinent, et dans ce dernier cas lesquelles.

Des étudiantes généralement plus studieuses

Les résultats de l'enquête 2003 confirment ce que l'enquête 2000 avait fait apparaître : dans l'enseignement supérieur les filles (qui étaient déjà des élèves plus disciplinées aux phases antérieures du parcours scolaire), restent plus attentives aux prescriptions pédagogiques, mieux organisées, moins laxistes que les garçons. Dans tous les grands types d'études⁵, elles sont proportionnellement plus nombreuses à réviser leurs cours régulièrement, tout au long de l'année (tableau 1). On remarquera qu'exception faite des classes préparatoires, l'écart oscille approximativement entre huit points et une vingtaine, ce qui était déjà le cas en 2000.

On observe encore, quel que soit le type d'études, que les étudiantes sont plus nombreuses à se servir régulièrement d'un agenda, et surtout qu'il est beaucoup moins fréquent qu'elles n'en utilisent jamais : le pourcentage d'individus négligeant totalement

l'usage d'un agenda varie même, selon le sexe, du simple au double en UFR Sciences, et la différence est plus marquée encore dans les filières « techniques » (IUT ou STS). Si l'on se réfère à un autre indicateur de discipline chronologique – la déclaration de « respect très scrupuleux d'un emploi du temps strict » – on s'aperçoit à nouveau que les filles sont plus rigoureuses que les garçons : à l'exception des études de Santé, où l'on n'observe pas de différence, on relève que la probabilité est, selon les formations suivies, de 25 à 150% plus élevée chez les étudiantes ; on note aussi que le plus bas niveau observé chez les filles est d'environ 10% (comme c'était déjà le cas, IUT exceptés, en 2000) alors que les garçons sont toujours en dessous de ce seuil sauf dans les formations les plus sélectives, Santé et CPGE (situation déjà observée en 2000).

Indépendamment du fait qu'elles sont majoritaires en Lettres, minoritaires en Sciences, elles sont plus nombreuses à fréquenter les espaces de documentation publics, à se constituer des bibliothèques personnelles de cent livres et plus, accordent donc plus d'importance à la lecture, notamment à la lecture « scolairement utile ». Parallèlement, elles tendent moins à pratiquer les loisirs les plus éloignés de la culture savante, sont

moins fréquemment lectrices de bandes dessinées, moins nombreuses à se rendre en discothèque ou encore à assister aux concerts (autres que classiques) et aux spectacles sportifs. Elles fréquentent aussi beaucoup moins régulièrement les cafés que les garçons. Cela ne veut pas dire qu'elles se privent plus qu'eux de tous

les types de sorties : dans la plupart des filières, elles se rendent plus au cinéma et dînent plus souvent au restaurant (avec leur famille ou des amis). Mais de façon générale elles sélectionnent plus leurs loisirs, s'investissent moins fréquemment dans ceux qui sont le plus concurrents des études, et dépensent d'ailleurs moins d'argent pour leurs sorties.

Tableau 1 - Etudiants révisant tout au long de l'année (en %)

	Garçons	Filles
Droit, Sciences économiques	43,3	62,2
Lettres, Sciences Humaines	46,4	54,3
Sciences	41,5	60,1
Santé	67,5	81,7
IUT	44,2	54,3
CPGE	80,8	82,2
STS	43,4	58,1

Lecture: 43,3% des garçons inscrits en Droit ou Sciences économiques révisent régulièrement toute l'année pour préparer les examens.

Enfin, et surtout, les filles consacrent en moyenne plus de temps au travail scolaire personnel que les garçons, et sont aussi proportionnellement plus nombreuses à ne manquer des cours « par choix » qu'exceptionnellement ou « jamais. »

En somme, et pour aller vite, les données recueillies établissent (en 2003 comme en 2000) qu'elles répondent mieux que les garçons aux attentes institutionnelles, se comportent en « meilleures élèves ».

Des différences neutralisées en classes préparatoires

Cependant, à y regarder de plus près, les différences de mobilisation studieuse et de discipline culturelle entre filles et garçons sont de nature différente selon les types d'études suivies. On a évoqué *supra* (à propos de la régularité des révisions et du respect de l'emploi du temps fixé) le fait que des exceptions pouvaient s'observer, notamment dans les formations les plus sélectives, classes préparatoires et premières années d'UFR Santé. On relève effectivement que ces types d'études, et tout particulièrement les Classes Préparatoires aux Grandes Ecoles⁶, échappent fréquemment à la règle commune. C'est vrai pour ce qui concerne le volume d'heures de travail scolaire hebdomadaire (cumul des temps passés en cours, TD ou TP et travaux personnels) où les filles ont une durée totale de travail supérieure à celle des garçons dans tous les types d'études⁷ à l'exception des CPGE ; dans celles-ci on observe en 2003 une égalité presque parfaite (garçons : 58h et 39 minutes, filles 58h 38 minutes et demie). C'est plus vrai encore pour l'assiduité : les filles sont toujours nettement moins nombreuses à ne « sécher » les cours qu'exceptionnellement ou jamais sauf en classes préparatoires où on enregistre les plus fortes proportions d'élèves extrêmement assidus chez les garçons (la différence était très ténue en 1997 et 2000 ; en 2003 elle est accentuée et atteint près de 5 % comme le montre le tableau suivant).

Les observations relatives aux distractions que s'autorisent les étudiants vont dans le même sens. Ainsi, dans tous les types d'études sauf en CPGE les étudiantes sont beaucoup plus nombreuses que les garçons à ne

s'accorder des sorties au café que très rarement (moins d'une fois par semaine) ou à ne s'y rendre jamais ; l'écart n'est que d'un point de pourcentage en prépas alors que dans les autres types d'études il atteint entre une demi-douzaine et une douzaine de points. De façon convergente, on relève que dans presque tous les types d'études les étudiantes sont moins nombreuses à aller en discothèque que les garçons (avec une différence de 3 à 4 points) à l'exception des études universitaires de Lettres où elles se rendent aussi souvent⁸ en discothèque que leurs condisciples masculins, et des classes préparatoires où ce sont elles qui s'y rendent le plus fréquemment : 26 % des filles inscrites en prépas mais moins de 22 % des garçons ont été en discothèque au moins une fois dans les 30 jours précédant l'enquête. En somme, dans les premières années d'enseignement supérieur, on observe en règle générale que les filles s'investissent plus dans les études et s'accordent moins de divertissements que les garçons, mais on remarque aussi que les exceptions les plus nettes ne relèvent pas du hasard : c'est en classes préparatoires, formations typiquement associées à la sélection rigoureuse des futures élites, que les garçons compriment aussi rigoureusement leur temps de loisirs et font preuve d'autant d'austérité studieuse que leurs condisciples féminines. Ce qui est vrai pour les CPGE l'est aussi, mais dans une bien moindre mesure en Santé, où les garçons s'autorisent plus de cours « séchés » et plus de sorties que les filles mais se contraignent à un travail personnel tel que la différence de temps total de travail hebdomadaire reste inférieure à une heure. On peut cependant ajouter, de façon moins attendue, que les différences de temps total de travail consacré aux études sont très faibles en Lettres, comme si au-dessous de 30h de travail hebdomadaire jouait une sorte d'effet de seuil.

Tableau 2 - Etudiants ne manquant jamais ou presque des cours par choix (en %)

	CPGE	STS	IUT	Droit et Eco	Lettres	Sciences	Santé
Filles	87,4	87,3	84,8	68,2	66,5	73,5	61,7
Garçons	92	80,9	74,4	58,1	56,9	60,7	48

Lecture: 92% des garçons inscrits en CPGE déclarent ne « sécher » des cours qu'exceptionnellement ou jamais.

L'incidence inégale des charges domestiques

On l'a vu : dans la plupart des types d'études les garçons s'autorisent plus de franchises, distraient plus de temps pour leurs loisirs que ne s'en accordent les filles. Cependant, si chez ces dernières les préoccupations scolaires sont moins concurrencées par les loisirs, elles le sont plus par les projets, investissements mais aussi contraintes domestiques. Ainsi, on observe (sans surprise) à chaque enquête que parmi les étudiants ne résidant plus chez leurs parents, les filles sont proportionnellement plus nombreuses à faire la cuisine « tous les jours ou presque » (en 2003 : 82,8 contre 74,3 %) et moins nombreuses à ne la faire jamais (en 2003 : 1,9 contre 4,6 %)⁹. A vrai dire, chez les étudiants les plus jeunes, situés en début de cursus, l'inégalité des investissements domestiques reste marginale et n'a donc pas une très grande incidence sur la réussite des études sauf lorsque celles-ci exigent le maximum de coïncidence entre « vie étudiante » et « vie studieuse » (comme c'est le cas en prépas où on observe que les garçons sont beaucoup plus souvent dans la condition idéale de ce point de vue : l'internat). Mais avec la progression en âge (associée à la progression dans le cycle d'études) les disparités s'accroissent sensiblement. On peut le voir à travers l'exemple des « décohabitants » qui reviennent au moins une fois par mois au domicile parental : en 2003, dans cette population, 92,8 % des garçons de moins de 21 ans et 89,6 % des filles de même classe d'âge rapportent leur linge sale au domicile parental, soit un écart à peine supérieur à 3 points ; chez les 21 à 23 ans, l'écart passe à 10 points : 90,1 contre 80,2 % ; chez les 24 ans et plus, il atteint 20 points : 78,1 contre 57,7¹⁰.

On peut prendre une autre mesure de cette disparité croissante en observant les proportions d'étudiants qui ne vivent pas en couple (marié ou non) : la différence selon le sexe est initialement ténue (86,8% de garçons contre 84,9% de filles, soit à peine 2 points chez les 20 ans et moins) mais atteint près de 10 points chez les aînés (53,2% contre 43,6% chez les 24 ans et plus). Or, non seulement les filles sont plus nombreuses à entrer précocement dans la vie conjugale mais on s'aperçoit que la vie en couple n'a pas exactement les mêmes implications domestiques pour les étudiantes et les étudiants : l'accroissement des tâches est plus sensible pour les premières que

pour les seconds. De ce point de vue, il n'est pas indifférent d'observer en quoi la prise en charge des travaux culinaires est affectée par la conjugalité : si on compare dans l'ensemble de la population étudiante les pourcentages de filles et de garçons qui font la cuisine tous les jours ou presque, on relève que la proportion de filles est 1,11 fois plus élevée ; si la comparaison est limitée aux étudiants vivant en couple, le coefficient est de 1,15 ; si, de façon inverse, on choisit comme indicateur les proportions de ceux qui ne font jamais la cuisine, on s'aperçoit que dans l'ensemble de la population étudiante, la proportion de garçons est 2,4 fois plus élevée que celle des filles ; mais cette proportion devient 3,2 fois plus élevée parmi la sous-population vivant en couple, marié ou non¹¹. On peut ajouter que les étudiantes sont aussi plus nombreuses à assumer des responsabilités parentales (parmi les 24 ans et plus, c'est le cas d'un peu plus de près de 26% contre un peu moins de 20% chez les étudiants) bien que le fait de devenir parent entraîne plus fréquemment pour elles l'abandon des études et que l'enquête ne recense, par définition, que les garçons et filles « survivant » dans l'enseignement supérieur.

Bien entendu, la concurrence des investissements domestiques n'explique pas à elle seule le moindre accès des filles aux sommets de la hiérarchie scolaire (doctorats d'université, grandes écoles) ; les différences de socialisations féminine et masculine s'expriment aussi sous d'autres formes, par exemple les degrés d'assurance et d'anxiété lors des évaluations (l'enquête triennale de l'OVE montre, à chaque édition, que les filles sont près de 10% de plus à prendre un stimulant lors des examens) ou encore les processus de catégorisation sexuée des filières de formation et des métiers¹². Mais cette concurrence n'en est pas moins mécaniquement défavorable aux filles qui, en doctorat consacrent en moyenne 10% de temps en moins à leurs études que les garçons¹³. Et, par ailleurs, il semble bien que les choix d'orientation professionnelle soient infléchis non seulement par les identités de genre affectés aux divers métiers mais aussi par l'anticipation des rôles conjugaux et parentaux : si, comme l'enquête le montre, indépendamment du type d'études, les filles entrant à l'université envisagent plus souvent que les garçons de s'orienter vers un statut de salarié du public, et beaucoup moins fréquemment de s'établir de façon

indépendante ou libérale, c'est vraisemblablement, au moins pour une part non négligeable, parce qu'elles s'orientent tendanciellement vers d'autres modes de partage entre carrière et engagement familial.

En somme, on peut raisonnablement considérer que les bénéficiaires scolaires que les filles retirent d'une posture plus studieuse en début de cursus et hors formations les plus sélectives tendent à être neutralisés, avec la progression dans les cycles de vie et d'études, par le fait qu'elles sont plus précocement émancipées de l'assistance ménagère des mères, plus mobilisées par les tâches domestiques, plus fréquemment inscrites dans des trajectoires accordant une place importante aux préoccupations conjugales et parentales. De ce point de vue les données recueillies en 2003 confirment, pour l'essentiel, les résultats des enquêtes

précédentes. On ne constate pas d'évolution indiscutable, les comportements observés étant en général caractérisés par la stabilité ou par des variations légères et de sens inverse au cours des périodes 1997-2000 et 2000-2003. On relève cependant qu'un des indicateurs retenus par l'OVE adresse peut-être un signal non négligeable en mettant en évidence une variation aussi nette que régulière : on a vu qu'en 2003 les étudiants âgés d'au moins 24 ans étaient 20% de plus que les étudiantes à rapporter le linge à laver au domicile parental¹⁴ ; l'écart était de 15% en 2000, de 10% en 1997.

Louis GRUEL

Une préfiguration des disparités professionnelles ?

Les étudiantes occupent plus souvent un emploi *parallèle* aux études que les étudiants. Sur 100 étudiantes, 51 exercent une activité rémunérée en cours d'année universitaire (c'est-à-dire ici hors vacances d'été) ; le taux observé chez les garçons est sensiblement plus faible : 44,3%. De surcroît, parmi les actifs, on constate que les filles exercent un peu plus souvent un emploi concurrençant les études que les garçons (86% contre 81%). Ces derniers ont plus fréquemment accès à des activités rémunérées du type internat et externat hospitaliers ou stage universitaire, autrement dit à des activités qui s'intègrent au cursus et ne compromettent donc pas la réussite académique. Le fait que les activités féminines sont plus fréquemment concurrentes des études s'observe dans tous les types de formation, à l'exception des IUT où l'écart est insignifiant ; la différence est cependant surtout accusée en Santé, filière où les activités rémunérées intégrées aux études sont les plus courantes, et où elles sont pratiquées par les deux tiers des étudiants actifs mais seulement la moitié des étudiantes actives¹⁵. Cependant, si les garçons exercent moins souvent que les filles des activités parallèles aux études, lorsqu'ils le font, ils y

consacrent tendanciellement plus de temps¹⁶, ils occupent plus souvent de « vrais emplois » et pratiquent moins de petits jobs chez les particuliers, de telle sorte que, tout bien considéré, le travail rémunéré concurrence autant les parcours scolaires des garçons que ceux des filles.

On n'en observe pas moins une inégalité importante, mais à un autre niveau : celui de l'incidence du travail rémunéré non plus sur la vie scolaire mais sur la vie « mondaine », plus précisément sur le pouvoir d'achat en cours d'études et sur les conditions d'insertion professionnelle future. Si on observe de près les divers types d'activités exercées en cours d'année universitaire, on constate que les répartitions varient assez sensiblement selon le sexe. On a vu *supra* que les garçons accèdent plus fréquemment aux activités rémunérées s'intégrant à des degrés divers dans le cursus : internes dans les hôpitaux, vacataires dans un laboratoire, ATER engagés dans une thèse tout en encadrant des TD, etc. Pour ce qui concerne les activités concurrentes des études, le tableau 3 montre que la différence d'accès aux emplois de cadres n'est pas négligeable : 7% des garçons occupent un emploi de ce

niveau contre 4,5% des filles. Il montre aussi que 13,5% des garçons ayant un emploi parallèle aux études l'exercent sous forme de job chez des particuliers (le plus souvent en donnant des cours à domicile) contre 31,4%, soit près du tiers des filles, celles-ci effectuant surtout en l'occurrence des heures de baby-sitting. En somme, les étudiants de sexe masculin exercent plus souvent des emplois enrichissant leur *curriculum vitæ* et préparant leur insertion professionnelle au niveau de diplôme visé ; les filles exercent plus souvent des jobs sans incidence sur les chances et les niveaux d'emploi dans une entreprise, une administration ou une collectivité territoriale.

Mais il faut aller plus loin. La nature de l'activité rémunérée et le temps qui lui est consacré influencent logiquement le montant des rémunérations déclarées par les étudiants. On ne sera donc pas étonné que le revenu d'activité des garçons soit en moyenne plus élevé que celui des filles puisqu'ils exercent plus fréquemment des activités associées au cursus ainsi que des emplois de cadres et consacrent plus de temps aux emplois exercés. Cependant, on remarque aussi qu'à temps et type d'activité approximativement équivalents, les garçons ont systématiquement perçu, le mois précédent l'enquête, une rémunération plus élevée que celle des filles : d'environ +4% dans les emplois réguliers de maîtres d'internat et apparentés, jusqu'à +26% pour les emplois de cadres exercés au moins à mi-temps, au moins six mois par an, en passant par +17% pour les emplois d'ouvriers ou d'employés exercés moins régulièrement. On remarque également que lorsqu'ils font des stages (complétant la formation et susceptibles de servir de première expérience professionnelle), filles et garçons ne sont pas placés, à filières pédagogiques communes, dans les mêmes conditions. La différence ne se situe pas au niveau de la fréquence des inscriptions. Que les stages soient obligatoires ou non, les étudiantes en ayant effectué un l'année

précédant l'enquête ne sont ni plus ni moins nombreuses que les étudiants¹⁷. En revanche, elles sont toujours proportionnellement moins nombreuses à effectuer des stages rémunérés que les garçons. Ce n'est pas le type d'études qui explique ces écarts, car ils s'observent au sein d'une même filière. Par ailleurs la différence, de 10 points environ, est relativement stable au cours du temps. On peut donc supposer que, dans le choix des stages, les garçons prennent davantage en compte le critère rémunération, parce qu'ils sont plus soucieux des gratifications matérielles immédiates et/ou parce qu'ils se positionnent plus comme futurs actifs ayant conscience de leur "valeur ajoutée", tandis que les stratégies féminines privilégieraient la dimension pédagogique. Mais on ne peut exclure que les employeurs estiment différemment les valeurs respectives des stagiaires selon qu'ils sont

garçons ou filles et on peut au moins admettre comme très probable que les étudiantes se sentent plus fréquemment contraintes d'accepter des stages sans la moindre contrepartie financière.

En somme, comme l'avaient déjà suggéré les éditions précédentes de l'enquête triennale de l'OVE¹⁸, l'activité rémunérée des étudiants semble préfigurer la disparité professionnelle ultérieure des individus selon qu'ils sont de sexe masculin ou féminin (l'inégalité des statuts sociaux et des niveaux de rémunération observables sur le marché du travail¹⁹) et témoigne à certains égards de la résistance du modèle traditionnel opposant la *carrière* masculine et le *travail d'appoint* féminin.

Nadia AMROUS

Tableau 3 - Type d'activité des étudiants exerçant un travail concurrençant les études

	Garçons	Filles
Cadres	7,0%	4,5%
Jobs chez les particuliers	13,5%	31,4%
Surveillants	10,6%	9,1%
Employés, ouvriers	68,9%	55,0%
Total	100,0%	100,0%

Lecture : parmi les garçons exerçant une activité rémunérée non intégrée au cursus, 7% exercent un emploi de cadre moyen ou supérieur. N.B. La comparaison est limitée au moins de 30 ans.

Regard sur les pratiques culturelles féminines et masculines

Les filles lisent plus que les garçons

Les données nationales montrent que, parmi les Français de 15 ans et plus, les femmes sont plus nombreuses à lire des livres que les hommes. Ainsi, en 2004, 71% des femmes déclarent avoir lu au moins un livre lors des 12 derniers mois contre 50% des hommes. De plus, elles sont 35% à lire au moins un livre par mois contre 20% des hommes²⁰. Plusieurs indicateurs permettent de constater que ce plus fort intérêt des femmes pour le livre se manifeste aussi chez les étudiants. Tout d'abord, on observe que les étudiantes possèdent plus de livres que les étudiants : 29% déclarent que leur bibliothèque personnelle comprend plus de 100 livres contre 23,8% chez les garçons. Plus les étudiants avancent en âge et acquièrent de l'autonomie, plus cette différence est marquée. Ainsi, chez les moins de 21 ans, 19,1% des garçons et 22,1% des filles déclarent posséder plus de 100 livres (écart de 3 points) alors que chez les plus de 25 ans ils sont respectivement 43,3% et 56,2% (écart de 12,9 points).

La variété des lectures est aussi un bon indicateur de l'intérêt porté aux livres. Dans cette perspective, le questionnaire de l'OVE demande aux étudiants d'indiquer quels genres de livres ils lisent dans une liste de dix genres littéraires. Les filles sont 27,2% à déclarer lire plus de trois genres de livres différents contre 23,9% des garçons. Contrairement au nombre de livres possédés, l'écart reste le même avec la progression en âge. Dans les filières d'études les plus féminisées où les étudiants dépendent davantage du livre dans l'apprentissage des connaissances (CPGE littéraires, Santé, Droit, Sciences économiques, Lettres et Sciences Humaines), les différences sexuées disparaissent pour ce qui concerne la diversité des lectures. Par contre, dans les filières où les filles sont minoritaires et où la lecture est rendue moins nécessaire dans le cadre des études (CPGE scientifiques, STS, IUT, formations universitaires en sciences et technologie), les filles ont

toujours des lectures plus variées que les garçons, qui tendent à réduire leurs lectures de loisirs à la bande dessinée et la science-fiction.

Il est vrai que toutes filières confondues, les filles lisent plus fréquemment des romans (y compris policiers), des nouvelles et des ouvrages à forte légitimité culturelle (théâtre, poésie). Les garçons préfèrent la science-fiction, les livres de sciences et techniques et les bandes dessinées (tableau 4). De ce point de vue, les goûts des étudiants se rapprochent de ceux de l'ensemble des Français²¹.

Non seulement les filles lisent plus dans le cadre de leurs loisirs mais elles sont aussi plus investies dans les lectures liées aux études. Quelle que soit la filière, à l'unique exception de la Santé, elles sont toujours proportionnellement plus nombreuses que les garçons à consacrer la majeure partie de leurs lectures aux études (46,3% contre 37,6% en moyenne). Les filles ont donc un volume de lecture plus important et plus varié que les

garçons à la fois à l'intérieur et en dehors du cadre de l'apprentissage académique. Ce comportement est traditionnellement considéré comme favorable à l'acquisition d'une bonne culture générale et à la réussite scolaire.

Des sorties féminines plus sélectionnées

Dans leur manière d'occuper leur temps libre, les étudiants importent des goûts et des habitudes liés à leurs antécédents scolaires, à leur origine sociale et aux différences d'éducation, notamment entre les sexes. Toutes choses étant égales par ailleurs, on voit ainsi que les étudiants qui fréquentent les musées, les théâtres, les concerts de musique classique ou l'opéra constituent une population favorisée socialement, plus âgée que la moyenne et titulaire d'un baccalauréat général. On constate aussi que ce sont les filles qui ont la probabilité la plus élevée d'effectuer ces sorties. A l'inverse, la probabilité de préférer les sorties plutôt

Tableau 4 - Genre de livres lus selon le sexe (en %)

	Garçons	Filles
Romans, nouvelles	42,5	75,8
Bandes dessinées	54,4	37,1
Romans policiers	22,7	37,7
Ouvrages de Sciences Humaines	26,8	31,8
Romans de science-fiction	30,4	20,0
Livres scientifiques et techniques	35,0	14,1
Essais, ouvrages philosophiques	18,2	17,8
Théâtre, poésie	10,7	21,2
Livres d'art	8,0	13,6
Autres	11,5	8,5
<i>Lecture : 54,4% des garçons et 37,1% des filles déclarent lire habituellement des bandes dessinées.</i>		

associées à la culture populaire (spectacle sportif, discothèque...) est plus élevée chez les étudiants plus jeunes et moins dotés socialement, issus des filières de baccalauréat moins prestigieuses... et chez les garçons²².

Parmi les sorties effectuées par les étudiants lors des 30 derniers jours, il est possible de faire une distinction entre sorties féminines et sorties masculines. Les filles choisissent plus fréquemment les sorties légitimes culturellement. Elles sont ainsi 28,9% à avoir visité un musée ou une exposition (contre 25,8% des garçons) et 13,5% à avoir assisté à une pièce de théâtre (contre 9,5% des garçons). A l'inverse, les sorties relevant plus des cultures populaires et juvéniles sont davantage pratiquées par les garçons. C'est le cas des spectacles sportifs (31,5% contre 15,3%), des soirées étudiantes (38,8% contre 27,5%) et des discothèques (36,3% contre 32,4%). Si les sorties culturelles des garçons sont moins prestigieuses elles sont plus variées. En effet, 45% d'entre eux déclarent avoir fait au moins trois sorties différentes lors des 30 derniers jours parmi celles proposées dans le questionnaire. Les filles sont 37,3% dans ce cas. On observe d'ailleurs que le budget alloué aux sorties est plus élevé chez les garçons que chez les filles : 62€ le mois précédant l'enquête contre 42€.

L'analyse des résultats de l'enquête triennale de l'OVE montre aussi combien les sorties culturelles et de loisirs sont liées au type d'études suivies. Ainsi, les étudiants des formations littéraires, et plus particulièrement ceux des classes de préparation littéraire, ont plus de chances que les autres de se rendre dans un musée ou au théâtre, et les étudiants de STS de préférer les sorties moins reconnues socialement. Le caractère sexué du recrutement de certaines filières d'études explique pour partie ces différences mais il semble aussi important de signaler le rôle de l'environnement culturel et social qui leur est propre. En effet, quel que soit leur sexe, les étudiants ne peuvent être indifférents aux pratiques les plus valorisées par l'institution ou encore aux sorties placées au centre

des préoccupations et conversations dans les groupes de pairs. Ainsi dans les filières *féminines*, les garçons ont des pratiques cultivées qui se rapprochent de celles des filles. Ils fréquentent même plus souvent les musées et les expositions. Dans le même temps, ils font moins souvent des sorties aux spectacles sportifs ou en discothèque (à la seule exception des inscrits en Droit, Sciences économiques). Dans les filières *masculines*, les sorties cultivées sont plus fréquentes chez les filles. Par contre, pour les sorties populaires les pratiques des filles se rapprochent de celles des garçons. C'est notamment le cas pour les sorties en discothèque des élèves de STS et d'IUT.

La mise en couple²³, associée à l'avancement en âge, modifie les habitudes des étudiants en terme de sorties culturelles. Ainsi, la fréquentation des lieux relevant de la culture juvénile baisse de façon significative lorsque les étudiants s'installent en couple. Cette tendance est plus marquée chez les filles. C'est le cas, par exemple, des sorties en discothèque qui

s'élèvent à 39,3% chez les garçons célibataires et à 31,8% chez ceux qui vivent en couple (différence de 7,4 points). Chez les filles l'écart est plus fort (12,5 points) : 36,9% chez les célibataires et 24,4% chez celles qui vivent en couple. Pour les pratiques plus prestigieuses (musée, exposition, théâtre), les différences entre sorties féminines et sorties masculines s'estompent avec la mise en couple.

Le niveau de fréquentation tous sexes confondus augmente et les pratiques des garçons se rapprochent de celles des filles. En revanche, en ce qui concerne les sorties masculines comme l'assistance à un spectacle sportif, le niveau de fréquentation reste stable, quel que soit le sexe, chez les étudiants célibataires et en couple. Dans les sorties du couple, l'influence des pratiques féminines apparaît donc plus marquée que celle des pratiques masculines²⁴, sans pour autant que les garçons renoncent à certaines pratiques. L'analyse des sorties au restaurant et dans les cafés confirme cette tendance. En effet, d'une manière générale, les filles vont plus fréquemment au restaurant que les garçons. Durant les 30 derniers

Tableau 5 - Sorties selon le sexe (en %)

	Garçons	Filles
Cinéma	64,4	67,7
Discothèque	36,3	32,4
Soirée étudiante	38,8	27,5
Musée ou exposition	25,8	28,9
Concert de musique classique ou opéra	7,2	6,8
Autre concert (rock, pop, jazz, variété...)	23,3	20,6
Théâtre	9,5	13,5
Spectacle sportif	31,5	15,3
3 types de sorties ou plus	45,0	37,3
<i>Lecture : durant les 30 derniers jours 64,4% des garçons et 67,7% des filles sont allés au moins une fois au cinéma.</i>		

jours, 39,3% d'entre elles déclarent être allées au restaurant en famille et 71,8% avec des amis, contre respectivement 32,9% et 66,2% des garçons. Lorsque les étudiants s'installent en couple, les pratiques des garçons se rapprochent de celles des filles : 40,6% y vont en famille (44,7% des filles) et 72,9% s'y rendent avec des amis (73,1% des filles). Mais il n'en va pas de même pour la fréquentation des cafés, pratique plus masculine qui ne faiblit pas avec la mise en couple : un peu plus de 35% des garçons s'y rendent au moins une fois par semaine quelle que soit leur situation matrimoniale.

Des usages différents de la télévision selon le sexe et l'âge

Au cours des dernières décennies, la télévision est devenue un loisir accessible et très répandu. Aujourd'hui, la quasi-totalité des ménages en sont équipés (94,8% en 2004²⁵) et le fort attachement à la télévision est souvent considéré comme responsable d'un désintérêt pour les sorties culturelles plus savantes²⁶. Chez les étudiants ayant quitté le domicile parental, ils sont environ 75% à posséder un téléviseur en 2003 et les filles sont davantage équipées que les garçons (77,9% contre 71,3%). Il en va de même pour la possession d'un magnétoscope (46,5% chez les filles et 42,2% chez les garçons). Les étudiants qui vivent seuls ont moins souvent la télévision chez eux que ceux qui sont en couple (marié ou non). Ceci est particulièrement vrai pour les garçons qui sont 65,3% à en avoir une contre 72,7% pour les filles.

Garçons et filles regardent aussi fréquemment la télévision. La moitié d'entre eux la regardent tous les jours. A la question «Quelle(s) chaîne(s) regardez-vous le plus souvent ? », les choix ne s'orientent pas de la même façon selon le sexe et les goûts audiovisuels des filles sont davantage marqués puisque trois chaînes ressortent nettement (M6, TF1 et France 2). Les chaînes les plus souvent regardées par les garçons sont, dans l'ordre : TF1, M6, France 2, Canal + et Arte. Les filles citent plus fréquemment TF1 et M6. Les garçons regardent plus Canal + et déclarent aussi regarder un peu plus Arte (tableau 6).

Avec l'âge les préférences évoluent de même que la fréquence d'écoute. En effet, la probabilité de regarder la télévision tous les jours diminue pour les garçons comme pour les filles. Néanmoins, chez les garçons la baisse est moins marquée. Chez les plus de 24 ans, ils sont ainsi 46,3% à la regarder tous les jours contre 40,2% des filles. Les préférences audiovisuelles des filles varient de façon plus significative selon l'âge. Cela se manifeste par un désintérêt croissant pour les chaînes à très large audience au profit de chaînes considérées comme plus culturelles. Ainsi, la part des étudiantes citant TF1 diminue fortement : 56% chez les moins de 21 ans contre 30,4% chez les plus de 23 ans, soit un écart de près de 26 points. Chez les garçons cet écart est de 10,3 points. Pour M6 la baisse est aussi plus marquée chez les filles : -30,5 points contre -18,2 points chez leurs homologues masculins. A l'inverse, la proportion des étudiants citant France 3, France 5 et Arte augmente. Cette dernière connaît la progression la plus forte (+23,1 points chez les filles et +19,1 chez les garçons). Canal + se démarque chez les étudiants comme une chaîne masculine et juvénile : les garçons la regardent beaucoup et surtout les plus jeunes alors que chez les filles l'audience reste faible quel que soit leur âge. Chez les garçons, l'écoute de Canal + baisse aussi avec la mise en couple. Cela va dans le sens de la tendance évoquée précédemment au sujet des sorties : à savoir l'influence plus forte des pratiques culturelles féminines dans la vie du couple.

Tableau 6 - Chaînes regardées le plus souvent selon le sexe (en %)

	Garçons
TF1	40,2
M6	37,0
France 2	33,8
Canal +	28,4
Arte	23,5
Câble ou satellite	17,4
France 5	16,6
France 3	16,0

	Filles
M6	49,9
TF1	47,7
France 2	37,7
Arte	19,7
France 3	13,4
Câble ou satellite	13,2
Canal +	13,0
France 5	11,6
<i>Lecture : 40,2% des garçons et 47,7% des filles déclarent regarder le plus souvent TF1.</i>	

Les garçons utilisent plus fréquemment Internet

En 2003, 72,6% des étudiants possèdent un ordinateur. En l'espace de 9 ans, de 1994 à 2003, la proportion d'étudiants équipés a plus que doublé : en 2003 cette valeur est égale à 2,3 fois plus celle de 1994 (31,3%). Cette part est d'ailleurs supérieure à celle observée en 2004 dans l'ensemble de la population puisque 45% des Français de 15 ans et plus ont un micro-ordinateur au sein de leur ménage²⁷.

Les garçons ont plus fréquemment un ordinateur au domicile : 69,7% contre 64,8% pour les filles. En avançant en âge, elles s'équipent en ordinateur alors que les garçons sont déjà nombreux à en avoir dans les tranches d'âges les plus jeunes

(74,9% chez les étudiants de 20 ans et moins). Avec l'âge, les filles rattrapent voire dépassent légèrement les garçons (77,4% contre 73,1% chez les 24 ans et plus).

Dans toutes les filières d'études, les garçons possèdent plus souvent un ordinateur que les filles. Les écarts sont particulièrement marqués en CPGE²⁸ (74% contre 57,7%), en Santé (71% contre 63,8%) et, à un degré moindre, en Sciences (75,2% contre 71,7%). Dans toutes les autres filières, les différences sont très faibles et ce sont les étudiants des formations supérieures courtes (IUT et STS) qui sont les plus équipés quel que soit le sexe (environ 80%).

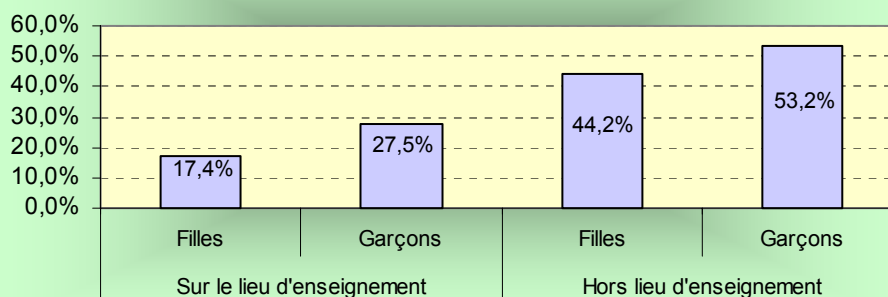
90,2% des étudiants ont un accès à Internet sur le lieu d'enseignement et 68,3% un accès en dehors²⁹. Si l'équipement et la connexion sont variables selon l'âge, la formation, et l'accès considéré (sur le lieu d'enseignement ou en dehors), les garçons sont toujours davantage utilisateurs que les filles (graphique 1)³⁰.

lieu d'études est le moins fréquent. Les filles ont un taux d'accès légèrement plus faible sur les lieux d'enseignement parce qu'elles sont surtout représentées dans ces filières. Mais si l'on procède à une analyse comparée selon le sexe de l'accès à Internet via l'établissement d'enseignement pour une même filière de formation, on ne constate pas de différence significative.

En revanche, hors lieu d'enseignement, comme c'était le cas pour la possession d'un ordinateur, la connexion à Internet, qui reste stable chez les garçons, croît régulièrement avec l'âge chez les filles. Cette augmentation est sensible au point que les filles de plus de 23 ans ont bien plus fréquemment un accès Internet en dehors de leur lieu d'enseignement que les garçons (76,9% contre 67,4%).

L'enquête 2003 de l'OVE ne permet pas de connaître de façon plus précise les usages d'Internet (chat, forum, jeux, recherches liées aux études, achats, téléchargement...) et, en particulier, de vérifier l'hypothèse d'une nouvelle forme de contraste entre

Graphique 1 - Proportion d'étudiants se connectant tous les jours ou presque à Internet



Sur le lieu d'enseignement, l'accès à Internet est plus répandu chez les étudiants les plus jeunes. En effet, il faut savoir que ce type d'accès est plus fréquent en Sciences et dans les formations limitées à bac+2 (IUT, STS et CPGE). Cependant si, au sein des établissements, l'accès à Internet est plus développé chez les étudiants les plus jeunes, ce sont les étudiants les plus âgés qui s'y connectent le plus fréquemment. Quant aux connexions hors établissement, on observe qu'elles sont plus fréquentes chez les étudiants en Sciences économiques et juridiques ainsi qu'en Lettres et Sciences Humaines, filières qui sont, avec la Santé, celles où l'accès à Internet sur le

loisirs masculins et féminins, les premiers accordant plus de place aux usages ludiques d'Internet, les seconds maintenant la lecture aux tous premiers rangs. Mais l'édition 2006 de cette enquête « Conditions de vie », (édition dont le questionnaire a été actualisé et qui est en cours de réalisation) devrait permettre de commencer à répondre de façon rigoureuse à ce type de questions.

Ronan VOURC'H, Sandra ZILLONIZ

Notes

- ¹ Louis Gruel, Béatrice Thiphaine, *Des meilleures scolarités féminines aux meilleures carrières masculines (comment s'amorce dans l'enseignement supérieur l'inversion des excellences)*. OVE-LESSOR, 2004.
- ² Sylvie Lemaire, « Le devenir des bacheliers : parcours après le baccalauréat des élèves entrés en sixième en 1989 », *Note d'Information*, n° 06.01, Paris, Direction de l'Évaluation et de la Prospective, Ministère de l'éducation nationale, janvier 2006.
- ³ Voir la publication annuelle *Repères et références statistiques*, également éditée par la DEP.
- ⁴ Cf. L. Gruel, B. Thiphaine, 2004, op. cit.
- ⁵ On a délimité sept grands domaines : UFR Lettres et Sc. Hum., UFR Droit et Sc. Eco., UFR Sciences, UFR Santé, IUT, CPGE, STS ; pour permettre la comparaison entre UFR universitaires et formations limitées à bac + 2, on a retenu exclusivement, dans les effectifs des UFR, les inscrits au niveau DEUG ou L1 et L2.
- ⁶ On n'a pas distingué prépas scientifiques et littéraires, extrêmement proches du point de vue des aspects observés ici, comme le volume hebdomadaire total de travail scolaire (le surplus d'heures de cours et TD en prépas scientifiques est entièrement compensé par le surplus de travail personnel en prépas littéraires).
- ⁷ Les écarts les plus élevés, plus de deux heures par semaine, s'observent en Sciences, Droit, Sciences économiques, IUT.
- ⁸ Le taux de fréquentation enregistré chez les filles est même très légèrement supérieur (+ 0,8%).
- ⁹ Elles sont aussi plus nombreuses à s'être approvisionnées en farine (67,6 contre 50,4 %), moins nombreuses à disposer de plats cuisinés en conserve (48,3 contre 57,2 %).
- ¹⁰ Les différences objectives de prise en charge du lavage sont plus accusées encore : on sait que lorsque les étudiants logent chez leurs parents (que cet hébergement soit quotidien ou se limite à des week-ends) les garçons cèdent beaucoup plus souvent que les filles la totalité de l'entretien des vêtements à leurs mères.
- ¹¹ On peut y voir un écho à la thèse de François de Singly sur la « rentabilité professionnelle » inégale du mariage selon le sexe. Cf. *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF, 1987.
- ¹² Sur ce dernier point (entre autres) on pourra se reporter utilement à la synthèse de Marie Duru-Bellat, *L'Ecole des filles : quelles formations pour quels rôles sociaux ?* L'Harmattan (édition actualisée), 2004, et, pour ce qui concerne spécifiquement l'accès à la profession d'ingénieur, aux travaux de Catherine Marry.
- ¹³ Au cours des 3 années de licence, la différence n'est que de 1%, bien que les filles soient très majoritaires en Lettres et les garçons en Sciences et que la durée hebdomadaire des cours et travaux (beaucoup plus importante à ce niveau que celle du travail personnel) soit à peu près une fois et demie plus élevée en Sciences qu'en Lettres.
- ¹⁴ Rappelons qu'il s'agit de la sous-population d'étudiants ayant en cours d'année universitaire un logement autre que le domicile parental mais voyant leurs parents (ou l'un d'eux) au moins une fois par mois.
- ¹⁵ L'importance de l'écart renvoie dans ce cas pour une part importante à la répartition inégale des sexes entre médical et paramédical, médecine généraliste et médecine spécialisée.
- ¹⁶ Quelle que soit leur filière d'études et quel que soit leur sexe, les étudiants exerçant une activité rémunérée y consacrent majoritairement moins d'un mi-temps. Cependant la minorité d'étudiants salariés employés au moins un mi-temps est plus forte chez les garçons que chez les filles.
- ¹⁷ Plus précisément, selon les filières les filles seront proportionnellement autant, plus nombreuses ou moins nombreuses que les garçons à en avoir effectué un.
- ¹⁸ Cf. Jean-Claude Eicher, L. Gruel : *Le financement de la vie étudiante*, Paris, La Documentation Française, 1996, et L. Gruel, B. Thiphaine, 2004, op. cit.
- ¹⁹ Voir à ce sujet la note *Insee Première*, n°834, Mars 2002 et pour une vue plus générale les travaux publiés à La Découverte par Margaret Maruani (*Travail et emploi des femmes*, 2000) ou sous sa direction (*Femmes, genres et sociétés. L'état des savoirs*, 2005).
- ²⁰ INSEE, Enquête Permanente sur les Conditions de Vie (EPCV), 2004.
- ²¹ Sur ce point voir Olivier Donnat, « La féminisation des pratiques culturelles », *Développement culturel*, n° 147, Paris, Deps, Ministère de la culture, juin 2005.
- ²² Sur ce point voir Ronan Vourc'h, « Loisirs et pratiques culturelles des étudiants », *OVE Infos* n°7, novembre 2003.
- ²³ On distingue ici les étudiants célibataires de ceux qui sont mariés ou vivent en couple sans être mariés. Les étudiants qui ont des enfants (5,9%) sont exclus de l'analyse.
- ²⁴ Sur ce point voir Bernard Lahire, *La culture des individus*, Paris, La Découverte, 2004.
- ²⁵ INSEE, 2004, op. cit.
- ²⁶ La probabilité d'aller au théâtre, au musée, à un concert de musique classique ou à l'opéra est la plus forte pour les étudiants qui ne regardent pas la télévision tous les jours. Inversement, la probabilité d'aller à un spectacle sportif ou en discothèque est la plus élevée pour ceux qui regardent la télévision tous les jours. Cf. R. Vourc'h, 2003, op. cit.
- ²⁷ INSEE, 2004, op. cit.
- ²⁸ Rappelons que les garçons y sont majoritaires en filière scientifique, les filles en filière littéraire.
- ²⁹ Pour la connexion en dehors du lieu d'enseignement, l'enquête 2003 de l'OVE ne distingue pas les connexions au domicile des autres connexions (chez des amis, chez les parents, dans un cybercafé...). A titre indicatif, en 2004 selon l'INSEE, 30,3% des ménages sont équipés.
- ³⁰ Ces données recourent celles recueillies auprès des Français de 15 ans et plus dans le cadre d'une enquête Médiamétrie réalisée pour le Ministère de la Culture. On y apprend notamment que 56 % des internautes sont des hommes et que les 15-34 ans représentent la moitié des internautes. Sur ce point voir Yann Nicolas, «Le téléchargement sur les réseaux de pair à pair », *Développement culturel*, n° 148, Paris, Deps, Ministère de la culture, juin 2005.

Observatoire national de la Vie Etudiante

6 rue Jean Calvin - BP 49 75222 PARIS Cedex 05

Tel. : 01 55 43 57 92 Fax. : 01 55 43 57 19

Courriel : ove@cnous.fr

En ligne sur www.ove-national.education.fr

Directeur de la publication : Guillaume Houzel

Maquette : Audrey Laflandre

© OVE 2006 - ISSN : 1638—8542

